

— Quoi ! s'écria Joséfa, n'est-ce pas assez ?

— De l'argent ! répéta Bonaventure, de l'argent, j'en refaisais ? Mais les misérables qui m'ont acculé ne veulent pas seulement ma ruine. Ils savent bien qu'un homme de ma trempe fait jaillir de l'or en frappant les pavés du pied. Il leur faut ma chute morale, il leur faut mon déshonneur ! mon déshonneur, entendez vous !

— Qu'avez-vous donc fait ? demanda Joséfa.

Elle ne trouvait pas un mot de consolation, d'apaisement. Chacune de ces questions agrandissait la plaie saignante au cœur du malheureux. Elle se faisait déjà son juge, l'accusant, l'interrogeant, le condamnant avant de l'avoir entendu.

— Oh ! tenez ! dit-il, c'est par trop monstrueux !

Il n'ajouta rien, et frappa de ses poings crispés une table qu'il brisa. Un moment après, lentement, presque bas, comme s'il eût tenu à se rendre à lui-même compte de la vérité, il murmura d'une voix basse d'abord, mais qui peu à peu monta, à mesure que se précipitaient les mouvements de son cœur :

— Ils n'oseront pas aller jusque-là... Je n'ai rien à me reprocher... On peut dire que je suis audacieux en affaires, mais qui réussit sans cela ? Et j'ai eu Paris à mes pieds, j'y ai régné ! Tant de gens m'y doivent leur fortune, et ceux-là seront les premiers à me jeter la pierre de la lapidation... Qu'ai-je fait de plus que les autres ? Lance-t-on des spéculations sans exposer des capitaux ? Les actionnaires vont-ils me rendre responsable... Je puis bien être ruiné, mais je ne veux pas être déshonoré.

Il prononça ce mot avec une telle explosion de douleur que Mercédès tressaillit.

Bonaventure Bozan, l'ancien condisciple des Gualbert, avait raison dans le jugement qu'il portait sur lui-même. Jamais il n'avait commis un acte déloyal.

Hableur, vaniteux, oiseur jusqu'à l'imprévoyance, s'il livrait une partie difficile, il le faisait aussi bien à ses risques qu'à ceux d'autrui.

Ses défauts étaient de surface. Au fond de son esprit et de son âme il gardait plus de qualités sérieuses que les côtés vaniteux de son caractère ne pouvaient le faire prévoir. Capable d'une incroyable activité, doué d'un génie spécial, il pouvait tomber soudainement abattu, puis se relever avec une vigueur nouvelle. Caractère plein de contrastes heurtés, il était difficile de le juger d'une façon absolue. Jusqu'à cette heure tout lui avait réussi d'une façon si complète qu'on ne pouvait préjuger de l'impression que produisait une défaite.

Elle le laissa presque froid, tant qu'il s'agit seulement de la ruine, il ne retrouva son énergie qu'en songeant à l'honneur.

## XI

### LE BILAN DE L'HONNEUR.

La princesse Iona reçut le billet de Mercédès, et le lut sans y attacher une grande importance. Il arrivait souvent à celle-ci d'accompagner sa mère au théâtre ou au bal.

La seule chose qui surprit un peu la princesse Iona, ce fut cette attention de sa belle fille.

D'ordinaire Mercédès s'inquiétait assez peu d'être attendue.

Mikaël ayant accepté une invitation dînait en ville ; en quittant l'hôtel de son compatriote, il entra au cercle. L'heure était avancée, on jouait, mais il restait peu de monde dans les salons. En revanche on y parlait très haut et avec une animation singulière.

Au moment où Ysolani entra il crut entendre prononcer le nom de son beau-père d'un ton mal sonnante. Un des interlocuteurs de ce groupe de causeurs l'ayant aperçu, la conversation cessa subitement, et quand Mikaël s'approcha des hommes qui venaient de se taire d'une façon si soudaine, leur embarras à tous devint visible, puis, se serrant la main ils se séparèrent.

Mikaël crut lire une expression de sympathie et de pitié dans les regards du plus jeune des causeurs.

Il pouvait encore se tromper ; cependant il se sentit tout à coup mal à l'aise. Il étouffait. Avant de lire les journaux, il allait quitter le salon, quand un de ses compatriotes vint lui tendre la main :

— Mon pauvre ami ! dit-il.

Mikaël l'entraîna.

— Voyons, parle vite, que se passe-t-il ? On me regarde ce soir d'une façon singulière ; j'arrive, on se tait ; il y a un malheur dans l'air.

— Tu ignores donc ?...

— Ah ! tu vois bien ! il y a quelque chose de grave ! Je le pressentais. On a parlé de mon beau-père... mais tout était si vague que je n'ai pas osé questionner. . . Parle ! parle !

— Viens, dit le Moldave à Mikaël. Je te dirai ce que je sais ; tu apprendras le reste chez M. Bozan de Breuil.

Tous deux sortirent.

En quelques minutes le prince Ysolani fut au courant de ce qui venait de se passer dans la journée. Il apprit l'incroyable chute de la « Société Universelle, » due à une conspiration sémitique, la ruine de Bozan de Breuil, et les désastres qui venaient de bouleverser tant de situations brillantes.

— Accuse-t-on mon beau-père ? demanda le prince.

— Pas encore.

— Est-il possible de le sauver ?

— Grâce à un sacrifice d'argent, peut-être.

— Il sera fait, répondit Mikaël.

Le prince monta en voiture :

— Hôtel Bozan de Breuil, dit-il au cocher.

Il lui fallut peu de temps pour arriver. Une heure du matin venait de sonner ; les femmes s'étaient retirées, le financier veillait encore.

Le valet de chambre introduisit Mikaël.

Après l'échange de mots amers qui portèrent le comble au désespoir de Bonaventure, celui-ci quittant le salon où il laissait les deux femmes, regagna son appartement.

A peine venait-il de disparaître que Mercédès embrassant rapidement sa mère, saisit le châle dans lequel elle avait jeté pêle-mêle les diamants, et quittant une maison sur laquelle s'abattait le spectre de la misère, elle regagna son hôtel, ouvrit un coffrefort dissimulé sous une élégante enveloppe de bois de violette, et y enferma les pierreries. Puis prenant son petit trousseau de clefs, elle le cacha sous son traversin, appela sa femme de chambre et se mit au lit.

Bozan de Breuil ne songeait guère à reposer. Il ouvrit des registres et vérifia des comptes. La tête lui faisait mal ; il lui semblait que son cerveau allait éclater. Mais pareil au capitaine qui reste debout à son bord tant qu'une planche du navire flotte sous ses pieds il croyait de son devoir de soutenir la lutte, fût-elle sans victoire possible. Qui tombe les armes à la main peut être vaincu, il n'est pas déshonoré.

Au bruit de la porte qui s'ouvrait il leva la tête.

Le prince s'avança vers lui avec une dignité triste.